

CAHIERS METANOÏA No 34

34

1983

revue trimestrielle

CAHIERS METANOIA

Rédaction • Administration
Marsanne, 26740 Montélimar
Tél. (75) 90.30.44 Marsanne

Association déclarée, loi de 1901
CCP 6564-15 Lyon ASS Métanoïa

Le directeur de la publication :
Emile GILLABERT

Imprimé en France 06-83

Imprimerie du Crestois
26400 Crest

Dépôt légal n° 06/83

CAHIERS METANOIA

SOMMAIRE

EDITORIAL	p. 3
COMMENTAIRE DE L'EVANGILE SELON THOMAS LOGION 45	p. 5
RECHERCHES	
GRAINES DE CONSCIENCE	p. 9
LE YOGA ET LE GURU DANS L'ENSEIGNEMENT DE NISARGADATTA	p. 20
AUTRE QUE LUI N'EST PAS	p. 24
DISCOGRAPHIE	p. 30
BIBLIOGRAPHIE	p. 31
POESIES	p. 40

Erratum

Erratum Cahier 34, page 3 :
Dans le dernier alinéa, la ligne 2 est en réalité la ligne 3.

Comment se procurer les Cahiers Métañoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métañoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux Cahiers Métañoïa : Marsanne - 26740 Montélimar.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre : en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log. 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants indiqués ci-dessous :

— Cahiers 1975	150,00 F.
— Cahiers 1976	150,00 F.
— Cahiers 1977	150,00 F.
— Cahiers 1978	150,00 F.
— Cahiers 1979	150,00 F.
— Cahiers 1980	150,00 F.
— Cahiers 1981	150,00 F.
— Cahiers 1982	150,00 F.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un associé, nous adresserons, contre 8 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

ÉDITORIAL

Je suis la lumière qui est sur eux tous,
Je suis le Tout.
Le Tout est sorti de moi,
Le Tout est parvenu à moi.

Jésus.

Je suis la lumière
d'où apparaissent et où disparaissent
tous les rêves.

Nisargadatta.

La manifestation est le rêve du non-manifesté.

Comme l'état de rêve cesse au réveil, ainsi le manifesté disparaît dans le non-manifesté qui seul demeure.

Je me dissous en tant que rêveur, mais je demeure en tant que témoin du rêve.

Le passage du rêve à la réalité a lieu lorsque l'image est vue comme telle, c'est-à-dire sans réalité. Elle est vue grâce à la lumière : pas de lumière, pas d'image. Et, dans ce passage, l'image cède la place à la lumière : « Et son image sera cachée par sa lumière (log. 83). Elle a simplement réfléchi la lumière telle un miroir.

Le mental s'est attaché non à la réalité mais à son image. Lorsque cesse son fonctionnement, la pseudo-personne (corps-mental) laisse le passage à la lumière en se dissolvant en elle avec le monde qu'elle a créé. C'est ainsi toute la manifestation qui réintègre la source lumineuse.

Rarissimes sont les hommes qui ne prennent pas le reflet pour des myriades de reflets ne donnent pas la réalité : il reste que la réalité : « Je les ai trouvés tous ivres » (log. 28). Cependant l'homme est la seule créature à incarner la possibilité du passage du reflet à la lumière ; car sans le corps-mental (la personne), il n'y aurait pas de conflit, donc pas d'occasion de prise de conscience. C'est alors que le corps devient lumière — et cela peut avoir lieu avant ce qu'on appelle la mort physique : « Les vivants ne mourront pas » (log. 11).

lire
1
3
2

En bref, le mental s'appuie sur le corps pour créer le monde — le cadavre (log. 56) —. Grâce au témoin, le corps libéré du mental, donc du rêve, rejoint la lumière.

Ainsi, après avoir permis la création par l'entremise du mental, le corps est devenu, à la faveur du témoin, l'occasion de la disparition de la forme. C'est la merveille de merveilles dont parle Jésus : le corps occasion de l'Esprit.

Merveilleuse aventure que celle de « cette grande richesse qui a habité cette pauvreté » (log. 29) pour me faire prendre conscience ici et maintenant que je suis la lumière !



COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 45 :

JESUS A DIT :

ON NE RECOLTE PAS DE RAISON SUR LES EPINES
ET ON NE CUEILLE PAS DE FIGUES SUR LES CHARDONS,
CAR ILS NE DONNENT PAS DE FRUIT.

UN HOMME BON PRODUIT DU BON DE SON TRESOR,
UN HOMME MAUVAIS PRODUIT DU MAUVAIS
DU TRESOR MAUVAIS

QUI EST DANS SON COEUR,

ET IL DIT DES CHOSES MAUVAISES :

CAR DE L'ABONDANCE DU COEUR
IL PRODUIT DU MAUVAIS.



A qui sait voir et entendre, la nature apprend le discernement : on reconnaît l'arbre à ses fruits.

Même le petit enfant peut savoir d'expérience d'où proviennent les merveilles gorgées de soleil dont il se réglera, la saison venue. Et s'il a éprouvé la morsure de l'épine, il s'en défiera ; personne ne pourra le persuader du contraire.

Jésus nous montre qu'il en est des êtres humains comme des arbres, selon le jeu des subtiles correspondances perçues par le poète et connues de l'initié. Certains, véritables diffuseurs d'amour, répandent sucre et miel ; d'autres, propagateurs d'ombres, n'ont à offrir que les fruits néfastes de leur égoïsme profond. Car « il y a de la lumière au dedans d'un être lumineux, et il illumine le monde entier. S'il n'illumine pas, il est ténèbres » (Log. 24-6).

Ne nous y trompons pas : il s'agit là d'une orientation fondamentale. « Il n'est pas possible qu'un serviteur serve deux maîtres » (Log. 47-5) : il appartient en effet à chacun de nous, par l'exploration attentive et assidue du champ touffu de sa propre conscience, de découvrir le seul maître digne d'être servi avec une constante ferveur, en esprit et en vérité.

Le chercheur honnête et sérieux sera inmanquablement amené à débusquer tous les faux-fuyants d'un mental avide et bavard, fécond en artifices destinés à troubler la pure source originelle, à nous masquer le « royaume » évoqué par Jésus (d'où, entre autres errances, celles de certaines formes de l'Art contemporain...)

Seule une quête incessante, sans cesse purificatrice car toujours plus lucide, permet à la fois une réelle connaissance de soi-même et une participation plus consciente à l'harmonie universelle : « Quand vous ferez le deux Un, et le dedans comme le dehors, et le dehors comme le dedans... alors vous irez dans le Royaume » (Log. 22-9).

Mireille.



Les libérés vivants nous disent que le monde tel qu'il est est parfait mais que c'est notre mental qui crée le désordre, la souffrance et la mort. Jésus dans ce logion — comme dans d'autres par exemple les 40, 43, 47 — nous rappelle l'ordre et l'harmonie

naturels dont l'homme s'éloigne dans le souci de s'affirmer en tant qu'entité séparée.

Néanmoins, l'homme est Un, même s'il ne le sait pas. Autrement dit, il n'est séparé qu'en vertu d'une illusion. Mal dans sa peau parce que se croyant limité, alors qu'au fond de lui il aspire à l'illimité, il cherche à combler ses manques en accentuant les différences entre lui et les autres. C'est ainsi qu'il engendre les contradictions et multiplie les problèmes, et ceux-ci sont d'autant plus insolubles qu'il s'acharne dans cette voie de l'affirmation.

Affirmation que le gnostique qualifie de déficience, d'aliénation ; elle a aussi nom cadavre dans l'Évangile selon Thomas. La guérison est dans la reconnaissance de notre erreur d'identité, dans le retournement (métanoïa) que ce constat amène. Jésus donne au chercheur exigeant et assidu les clefs de la gnose, clés qui lui permettent le retour à l'Un.

La vue juste ne peut être que l'apanage de ce qui n'est pas divisé, donc de l'Un ou Dieu ou l'Absolu. Répondant au jeune homme riche (Mt 19.17), Jésus dit : « Qu'as-tu à m'interroger sur ce qui est bon ? L'Un est le Bon ». La bonté véritable n'est pas engendrée par la pensée, c'est pourquoi elle n'entre pas dans les termes opposés du dualisme. Krishnamurti sur ce point est très clair : « Le bien n'est pas le contraire du mal... Le mal ne peut faire du tort au bien ; ...il est issu du mouvement du temps... Le mal ne peut se transformer en bien, car la bonté n'est pas le fruit de la pensée ; elle est, tout comme la beauté, bien au-delà... » (Journal p. 182).

La personne, en se croyant séparée, se voit du même coup limitée : sa vision ne peut qu'être fragmentée, donc fautive. Ceci revient à dire que l'ordre et l'harmonie cosmiques ne peuvent être réalisés que par celui qui a fait le deux Un. Jésus nous le dit de multiples façons, mais en termes voilés, afin que celui qui ne cherche pas avec détermination reste à l'extérieur, car il n'entend pas divulguer ce qui n'est pas accessible au profane.

E. Gillibert .



Le logion 45 est lié au 43 : tous deux apportent la démonstration de la novicité du dualisme, cette « ivresse » mentale qui me pousse à aimer l'arbre mais à détester son fruit. C'est qu'on ne peut pas dissocier le fleuve de sa source. Que celle-ci soit empoison-

née, et celui-là, nécessairement, sèmera la mort. Le dualisme dénoncé n'est pas celui, plus vulgaire, qui oppose habituellement des contraires prétendus irréconciliables : Bien ou Mal par exemple. C'est l'aveuglement qui consiste à ne pas voir la relation subtile, ou distendue dans la chaîne des causalités enchevêtrées, qui unit telle disposition initiale à tous ses prolongements les plus lointains. Une impulsion est donnée et les mouvements qui s'ensuivent propagent la force, l'énergie contenue dans cette impulsion et rien d'autre. C'est cette loi qui se trouve grossièrement traduite dans la théorie du Karma. En distinguant trois types humains comme le hylique, le psychique et le pneumatique, les Gnostiques avaient voulu discerner trois sources différentes, trois plans d'orientation qui donneraient des significations toutes différentes aux mêmes actes. Je reçois un compliment ou une gifle : j'admets que j'ai été conditionné pour « réagir » bien différemment dans l'un et l'autre cas... Néanmoins je dois savoir que la portée réelle de ces actes dépend de la qualité de l'inspiration qui les a produits. On peut imaginer que Jésus en a brutalisé certains... Cette violence était-elle fruit de passion ou de sagesse ?

Le « coeur » des Anciens était, ne l'oublions pas, le lieu de la pensée et c'est donc bien l'existence d'un mental gâté par l'égoïsme que dénonce ici Jésus. Lorsque le mental s'attache à un seul aspect d'une réalité, répudiant son aspect complémentaire indéclinable, il s'ensuit désordre et malheur. Mais encore, parce que le germe porte, à l'état microscopique mais néanmoins bien présent, les promesses d'actualisation virtuellement contenues en lui. C'est un fait inéluctable. Le corollaire du message : remonter au plus haut, aux plus lointaines origines de la source... Nisargadatta dit que le mal n'est que la puanteur répandue par un mental malade (J.S. 249). Cette contamination sera dévastatrice. De ce « trésor mauvais », rien ne peut sortir de bon. L'arbre d'épines ne portera pas de fruits doux et juteux. La « modernité », du moins telle que la définissait Guénon, a produit, de ce trésor, une « abondance » dont nous ne savons que trop, aujourd'hui, les promesses de désastres. Fatalisme ? Que non pas... La Connaissance délivre, à condition d'avoir des oreilles pour entendre, et du sérieux. Aussi Jésus nous exhorte-t-il à ne pas « cesser de chercher », jusqu'à trouver la source pure et purifiante, la lumière initiale, matrice des origines, que la pensée dualiste ne saurait corrompre.

R. Oillet.

RECHERCHES

UNE TEXTE QUI NOUS INTERPELLE GRAINES DE CONSCIENCE

SRI NISARGADATTA MAHARAJ. Les Deux Océans. Paris 1983

Plusieurs Métanoïas, qui, après avoir lu «Je suis», ont pris connaissance de « Graines de Conscience », nous ont écrit pour nous faire part de leurs difficultés, voire de leur surprise, de se trouver en présence d'un nouvel ouvrage quelque peu déroutant. Ainsi le mot personne devient le corps-mental, je suis correspond à plusieurs niveaux de conscience. On relève également avec étonnement que l'Absolu ne se connaît pas lui-même...

Ce dépaysement est sans doute salutaire, car ceux qui seraient tentés de systématiser l'enseignement de Maharaj en seraient pour leurs frais.

Nous sommes prévenus d'entrée de jeu. Dans l'avant-propos de « Graines de Conscience », un interlocuteur de Maharaj nous avertit : « Il se contente de dire le mercredi que le rouge est noir et le vendredi que le rouge est blanc ; pourtant sa réponse est juste sur le moment...

Il nous faut bien comprendre que Nisargadatta est en prise directe avec son interlocuteur du moment sans se soucier de l'entourage. Il dégaine l'épée pour tuer le « grand personnage ». Et cela donne un corps à corps où nous pouvons nous sentir plus ou moins impliqués. Ce combat singulier le met aux prises avec des hommes ou des femmes tantôt très avertis, alors l'ajustement est facile, tantôt complètement identifiés à leur corps-mental, alors l'empoignade est rude. C'est toujours le Je suis qui est en question, illusoire ou non. Il s'agit d'aller de l'illusion à la réalité donc du Je suis illusoire au Je suis réel, en passant par le Je suis du témoin qui est à la fois réel et irréel. « Essayez de comprendre la signification du Je suis. Plus vous la jaugerez, plus la qualité du Je suis vous paraîtra supérieure. Ne vous amoindrissez pas. Vous n'êtes ni homme ni femme, mais

le principe dont tout est issu (G. de C. p. 125) ». Le principe dont tout est issu, voilà mon identité. Lorsque je m'appelais Durand ou Dupont, j'étais ivre. Si j'ai cuvé mon vin, les cas d'ivresse dont il est question ne m'intéressent que secondairement. C'est pourquoi les dialogues ne me conviennent pas tous nécessairement. Nisargadatta le premier nous met à l'aise ; ainsi, à un interlocuteur qui lui fait observer que ce qu'il dit ne tient pas avec ce qu'il a dit auparavant, le Maharaj rétorque . «Ce qui a été dit ne vous concerne absolument pas. Rejetez-le» (G. de C., p. 100).

Ai- je besoin de le répéter ? Je suis ma propre autorité. Je prends ce qui me convient et je rejette ce qui ne me concerne pas. Mais ce qui me convient est tellement clair, lumineux, extraordinaire, que j'aurais tort, sous le prétexte que je ne suis pas constamment impliqué, de ne pas tout lire dans un premier temps, afin de pouvoir choisir ensuite et relever ce qui me va.

Cela était vrai pour Je Suis, mais à un degré moindre parce qu'un tri rigoureux avait été fait par M. Frydman et l'éditeur de la version anglaise. Or M. Frydman était particulièrement indiqué pour ce choix ayant, avant de connaître le Maharaj, suivi inlassablement pendant plus de trente ans Krishnamurti. C'est donc un texte dépouillé, qui donne l'essentiel de l'enseignement de Maharaj, que nous devons à M. Frydman.

Pour Graines de Conscience, les circonstances du choix des bandes et de leur contenu furent différentes. Le fait d'avoir le texte « brut » peut nous rebuter parfois mais le travail d'élagage qu'il nous demande est un peu celui qu'à fait M. Frydman pour l'édition Je Suis.

Les questions qu'a déjà soulevées ce nouveau texte montrent bien les exigences des lecteurs et leur soif d'Absolu, en même temps que l'impact prodigieux des paroles de Maharaj.

Afin d'éviter autant que faire se peut des interprétations erronées, nous avons demandé à deux personnes de l'Association que les Métanoïas ont déjà eu maintes fois l'occasion d'apprécier de nous dire comment elles ont reçu ce texte d'une importance fondamentale.

Il faut, si j'ose dire, *s'armer d'humilité* pour aborder, sans avoir éprouvé la Présence directe du Maître, un message issu de la plus pure transcendance...

vrage antérieur : *Je suis* et ces *Graines de Conscience* qui ont germé comme le « testament » de celui pour qui la mort n'existe troubler, la différence de *ton* et *d'accent* qui existe entre l'ou-pas.

Il faut également reconnaître, sans pour autant s'en laisser Ces différences ne tiennent pas seulement au fait d'aborder à travers une double traduction un texte de cette nature. La traduction anglaise de *Je suis* (I am that) devait beaucoup à la prestigieuse compétence de Frydman, éveillé lui-même et fidèle dépositaire de l'enseignement du Maharaj. Il est évident qu'il n'en est pas de même du nouvel ouvrage : les interventions des interprètes, peut-être aussi leur version personnelle ont pu entraîner certaines obscurités. D'autre part des entretiens de cette nature sont plus ou moins orientés par les interrogations des auditeurs. Or la diffusion du *Je suis* a certainement provoqué à Bombay une ruée d'Occidentaux dont beaucoup peut-être n'étaient pas préparés à recevoir ces réponses cinglantes comme les coups de Kyosaku du Maître Zen... Et si les traducteurs européens ont réussi à vaincre certaines difficultés, ils ne pouvaient évidemment pas endiguer l'afflux de questions d'intérêt secondaire. Le puissant courant spirituel issu d'un maître alors proche de sa fin physique était souvent brisé par les soucis mineurs d'auditeurs angoissés.

Différence de ton, nettement plus dur dans le message des Grains de conscience ; le Maître n'est pas tendre comme certains peut-être le souhaiteraient... D'autre part comme tous les grands instructeurs, il tient compte de la personnalité de chacun et paraît se contredire du fait qu'il ne parle pas le même langage aux « ignorants » et aux plus avancés.

Différence d'accent, équivalent en fait à certaines nuances du contenu, autrement dit l'accent n'est pas mis sur les mêmes thèmes. Par rapport à la version anglaise, il y a par exemple moins d'insistance sur l'illumination (Enlightenment) et sur l'abandon (Surrender) et d'une façon générale sur les thèmes rassurants... Le nouveau texte semble destiné à éveiller ceux qui sont déjà sur la voie et qui ont « des oreilles pour entendre » tout en inquiétant, voire en décourageant ceux qui se livreraient au tourisme spirituel . Alors que Maharaj provoque presque

brutalement les questions des premiers, il prescrit aux autres l'écoute silencieuse : entende qui pourra ! En résumé un auditeur dans l'ensemble moins préparé confronté à un enseignement radicalisé, poussé à ses ultimes conséquences et c'est de ce dernier point que nous essaierons de rendre compte.

Laissons de côté les contradictions apparentes, les énigmes, les boutades et les provocations destinées à susciter des réactions utiles que l'on retrouve dans les grands enseignements. Si nous nous en tenons à l'essentiel, celui du Maharaj est simple mais si éloigné des illusions et de l'« espoir » que beaucoup ont quelque peine à le suivre. *Yoga naturel*, spontané relevant du Jnana. A travers des dialogues fragmentaires, heureusement coupés par des exposés substantiels du Maître sur des thèmes qu'il choisit, on sent le besoin d'un fil conducteur. Nous pouvons le trouver dans le thème du *Témoin* qui permet l'approche en se précisant d'un bout à l'autre des deux ouvrages. C'est là, nous semble-t-il, que se trouve la base de la transformation opérée par le chercheur sur lui-même ou plutôt opérée par le Soi aux racines mêmes de l'Etre. Et cela doit se faire *naturellement*, sans effort ni ascèse. On saisit aisément que tout « volontarisme » serait faux.

L'enfant naissant comme l'animal vit dans son corps sans problème — ce « corps de nourriture » source de bien-être sans pensée... Il vit dans l'ignorance. Après un ou deux ans, apparaît une connaissance *relative* - soit d'après le Maharaj une connaissance/ignorance. Progressivement cette connaissance JE SUIS, qui est à ce stade d'identification au corps-mental (Body -mind) se développe en tant que prise de conscience de l'être existentiel : selon le Maharaj la seule réalité à partir de laquelle peut se poursuivre la quête. Elle aboutit tout d'abord à la structuration d'un ego séparé — autrement dit la graine, issue du non-manifesté antérieur à toute « naissance » et renfermant par là-même toutes les potentialités se développe comme une entité illusoirement autonome (nous connaissons tous l'amusante assurance de l'enfant-roi parlant de lui à la troisième personne . « Jean a dit, voilà et puis c'est tout! »). C'est ainsi que les « états de conscience » de l'ego vont et viennent, apparaissent et disparaissent et il est complètement engagé dans ses émotions, plaisir et souffrance, inexorablement...

Cet engagé inconditionnel du corps-mental peut à la longue devenir le témoin observateur de son monde, qu'il s'agisse de l'univers extérieur événementiel soumis au temps et à l'histoire ou du monde intérieur de l'observateur rythmé par ses émotions, et ses angoisses. A la lumière de ses propres intuitions ou de l'enseignement d'un maître authentique, il peut parvenir à la racine de ce *Je suis* qui est son seul atout (*Je suis* et non : je suis un homme, une femme, un jeune homme, un vieillard, un industriel, etc...) Le témoin n'est plus totalement impliqué. Il lui arrive de prendre une certaine distance à l'égard des phénomènes. Il peut, à condition d'exercer une vigilance constante, acquérir, à la faveur de niveaux de conscience transcendés, une certaine neutralité à l'égard du monde impermanent.

Toutefois dans la mesure où il a en lui une soif d'absolu, il ressent le mécontentement dont parle Krishnamurti. Ce mal-être peut aller jusqu'à la névrose et c'est là sa chance ! S'il la saisit, cet être conscient, ce témoin (witness) peut devenir le « témoin du témoin ».

Ces deux prises de conscience, la seconde capitale pour la découverte essentielle, sont clairement définies dans *Je suis*. Le témoin (Witness) accède à la *Présence pure* (Awareness) (1) situé à la frange du non-manifesté, il a pris du recul à l'égard de l'observateur lui-même. Le Maharaj définit ainsi ces deux « états » :

— « Le Témoin qui est pris aux rets de la perception est la Personne. Le Témoin qui se tient à distance impassible et intangible est la tour de guet du Réel, le point où la *Présence pure* inhérente au non-manifesté prend contact avec le manifesté. Il ne peut y avoir d'univers sans le Témoin. Il ne peut y avoir de Témoin sans univers » (*Je suis*).

Il y a littéralement un monde entre les deux « états » du Témoin. Le premier relève du relatif et comporte des « niveaux » : « Il y a, dit le Maître, des niveaux de conscience, mais la *Présence pure* ne comporte pas de niveaux. C'est un monolithe. Il y a des niveaux en ce qui concerne la clarté de l'entendement et l'intensité d'amour mais leur source n'en comporte aucun. La source est simple et unique, mais ses dons sont infinis. Ne prenez pas les dons pour la source... » (*Id*). Et Nisargadatta précise d'autre part ; « Vous êtes toujours le Suprême (Avyakta) qui apparaît à un point donné de l'espace et du temps en tant que

Témoin — un *pont* entre la Présence pure du Suprême et la conscience diversifiée de la Personne (Vyatki) » (*Id*). On saisit qu'à ce stade de Présence pure la personnalité du Témoin disparaît pour se fondre dans la conscience universelle qui est, dit le Maharaj, depuis toujours en tant qu'Esprit dynamique, manifesté, spontané » (*Gr. de c.*)

Si nous avons choisi en priorité le thème du Témoin comme voie d'accès à cet enseignement c'est qu'il nous aide à saisir avec une lumineuse clarté la réintégration dans l'Absolu — une voie (*ou non-voie*) sur laquelle il n'est pas possible de régresser.

Comme la plupart des enseignements orientaux, celui de Nisargadatta correspond à la voie négative. Si l'impulsion *Je suis* née selon le Maître de l'« amour d'être », correspond pour le chercheur sincère à l'irrésistible montée de la conscience, il parvient un jour à la nécessité de rejeter le *Je suis* et sa conscience. La conscience n'est plus utile : elle a conduit le Témoin au seuil du monde invisible, à la lisière de l'inconnu. Elle est « bonne à jeter ». Le message a passé. Le corps mental est transcendé avec ses concepts illusoire...

Un enseignement aussi vigoureusement *négatif* peut déconcerter. Pour celui même qui l'a compris, il peut s'avérer, pour employer l'affreux jargon de notre époque, « démobilisateur ». Il peut même littéralement dégouter de l'action. Pourquoi agir si l'on est parfaitement convaincu du néant du créé? Et pourtant, constate le visiteur, le Maharaj donne l'exemple d'une existence organisée de chef de famille. Mieux encore : il engage ses visiteurs à exécuter avec enthousiasme et même avec joie leurs obligations domestiques. C'est donc que la vie extérieure est possible et naturelle, même et surtout si l'action « se fait » si tout arrive spontanément répondant à un film pré-enregistré de chaque « destin » particulier...

Mais le plus souvent, l'auditeur s'inquiète. Aucune réponse n'est fournie à maintes questions angoissées... L'un s'informe des postures du Hata-Yoga, l'autre de la Kundalini ou des Chakras... Beaucoup interrogent le Maître sur la question si controversée de la réincarnation. Il ressort pourtant de son enseignement que cette énigme sur laquelle le Bouddha gardait, dit-on un « noble silence » ne devrait même pas être évoquée en sa présence. Les réponses, contradictoires en apparence, sont cependant claires : « Les textes disent que ceux qui meurent

avec des concepts non dissous renaîtront » (2). Mais le Maharaj n'a-t-il pas, à maintes reprises, condamné à mort les concepts ?... Le visiteur ne renonce pourtant pas aisément à son concept et cherche à orienter la réponse qui jaillit dans un humour cinglant :

— Si le concept de Dieu est présent dans mon esprit au moment de mourir, vais-je devenir Dieu ?

— Il vous faut encore savoir quelle sorte de Dieu vous voulez être. A quatre bras ? A trois ou à dix têtes ? (*Gr. de c.*)

En fait la réincarnation ne s'impose, selon le Maître, qu'à ceux qui croient et la « survie » relève toujours de l'illusion de Mâya. Un rêve de plus, né d'un mental obstiné à se prolonger dans le temps...

En ce qui concerne les *rites*, les réponses sont aussi plus précises, plus catégoriques dans *Graines de Conscience* que dans *Je suis*. Décourageantes, par exemple, pour celui qui s'est pris pour... un Maharaj et qui finit par s'avouer peu qualifié pour porter la robe jaune... Le message du Maître ne propose aucune discipline traditionnelle, ce qui accentue son caractère universel, puisqu'il est accessible au chrétien comme à l'hindouiste, à l'athée comme au croyant. Une exception toutefois, conseillée dans les deux ouvrages : la pratique du *mantra* dont nombre d'entre nous ont pu constater la puissante efficacité pour « faire échec aux fluctuations mentales ». L'explication donnée se situe dans la perspective même de la transcendance : « Cette répétition de quelques mots » est une folie mais une folie délibérée. Toute répétition participe de *tamas* mais à cause de son but élevé la répétition du nom de Dieu est *sattva-tamas*. A cause de la présence de *Sattva*, *Tamas* disparaît progressivement et se transforme en impassibilité, détachement, réserve et immutabilité. *Tamas* devient la fondation solide sur laquelle on peut bâtir une vie ».

Un tel message, en aucune manière euphorique et qui peut combler les uns et désespérer les autres, correspond à une fin de cycle. Le choix crucial qu'il suggère — un radical lâcher prise — n'est pas étranger à la tradition secrète occidentale. La proposition condamnée d'Eckhart en témoigne : « Toutes les créatures sont un pur néant ; je ne dis pas qu'elles sont peu de choses, c'est-à-dire quelque chose, mais qu'elles sont un pur néant ». Il en est de même du conseil de Jeanne Guyon : « Tomber dans l'incrée ». Et que dire du logion de Thomas qui nous est familier : « Avez-vous donc dévoilé le commen-

cement pour que vous cherchiez la fin ? car là où est le commencement là sera la fin... Heureux celui qui se tiendra dans le commencement et il connaîtra la fin et il ne goûtera pas de la mort... »

Ceux qu'une telle perspective rebute en décourageant leurs espoirs frileux doivent savoir que cette merveilleuse aventure exige, ici et maintenant, le rejet de tout conditionnement religieux, politique ou social, le rejet des habitudes et des attachements, le rejet, somme toute, de tout ce qui fait notre chère « personnalité ». Adieu notre espoir de présenter au monde notre « image de marque »... Soyez rien ! dit krishnamurti ! « Soyez passant ! » dit le Jésus gnostique. Seul celui qui a saisi l'unité de l'Univers dans l'efflorescence des multiples « graines de conscience » est en mesure, à la faveur d'une vigilance sans défaillance, d'en finir avec les mirages.

Faut-il ajouter que le mépris de Shri Nisargadatta à l'égard des mots exprimés avec force doit avant tout renvoyer le disciple à son maître intérieur qui est... Silence...

Paule SALVAN.

1) Le français ne possède malheureusement pas l'équivalent du terme anglais « awareness ». La traduction : conscience pure n'est pas satisfaisante puisqu'il s'agit d'un état au delà de la conscience. Nous adoptons, faute de mieux le terme de Présence pure.

2) A comparer avec le Livre des morts tibétain,

La lecture des entretiens parus dans *Je Suis* a conduit auprès du Maharaj des interlocuteurs plus sérieux, plus fervents, comme il le souhaitait... D'autres encore dont la paranoïa égotiste, l'intellectualisme avide de conclusions, s'étaient nourris de la lecture de ces mêmes entretiens.

Grâce au présent ouvrage, on constate très vite que Nisargadatta a voulu couper court à toutes les interprétations d'une scholastique naissante en modifiant certaines perspectives de son enseignement. Rappelons d'abord ce qu'il proclamait dans J.S. 401 : « Les descriptions sont nombreuses et contradictoires. La Réalité est simple—tout est un, l'harmonie est loi éternelle... Ce n'est que lorsque vous essayez de décrire et d'expliquer que les mots vous trahissent... » Visant à l'ultime, Nisargadatta va exiger de nous que nous écoutions sa parole comme il l'écoute lui-même : en réponse à une question personnelle, une simple émission de mots jaillissant de la source-qu'il-est, de mots qui n'affectent pas cette source mais qui peuvent, lorsqu'ils sont

bien compris, et non saisis comme les valeurs absolues, révéler la beauté et la fécondité de cette source.

L'ontologie a été souvent confondue avec la métaphysique et le choix d'un titre tel que « Je Suis » semble avoir reconduit cette méprise. Il eût mieux valu, pour ce premier recueil d'entretiens, choisir un titre signalant la recherche de l'identité suprême. Car la vraie finalité de cet enseignement est la suivante : nous libérer d'une identification erronée due à des constructions mentales. En passant par la découverte de ce « Je suis » qui précède forcément tous les états (G.C. 34). Toutefois Nisargadatta prenait soin de nous avertir : « Ni la conscience, ni le « Je suis », son centre, ne sont vous. Votre être véritable est entièrement non-conscient de lui-même, complètement libre de toute auto-identification à quoi que ce soit... » (J.S. 390) et « J'essaie uniquement de décrire l'état qui se situe avant que le « Je suis » ne se manifeste, car l'état lui-même, qui dépasse le mental et son langage, est indescriptible. » (J.S. 458) Le pur « Je suis » pourrait être regardé comme la porte qui se franchit soit en direction du monde, soit en direction du Suprême : ici naît l'imagination et la volonté de connaître, ou s'abolit le sens de la séparation et advient le Non-Deux. Maharaj dit : « Le « Je suis » en mouvement crée le monde. Le « Je suis » pacifié devient l'absolu. » (J.S. 370) et « La porte qui vous emprisonne est celle qui vous libérera. Le « Je suis » est la porte. Restez près d'elle jusqu'à ce qu'elle s'ouvre. En fait elle est ouverte mais vous n'y êtes pas... » (J.S. 465)

Dans *Graines de Conscience*, la notion d'essence de nourriture revient très souvent et à notre surprise, Maharaj déclare que le « Je suis » en est le produit (G.C. 203). C'est que dans ces derniers entretiens Nisargadatta a sans doute voulu distinguer entre le « Je suis » de l'identification et le « pur je suis » qui porte la marque du réel. Une citation plus ancienne précise : « Le corps est fait de nourriture comme le mental est constitué de pensées. Voyez-les tels qu'ils sont. La non-identification naturelle est la libération... (J.S. 390) Veut-on cette fois, par une sorte de violence, nous arracher à une complaisante identification dans le « Je suis » ? N'avions-nous pas appris que « dans la présence, il n'y a pas de je suis » ? (J.S. 514). Cette essence de nourriture qui produit le corps, et même la connaissance « je suis », rapproche Nisargadatta de certains matérialistes occiden-

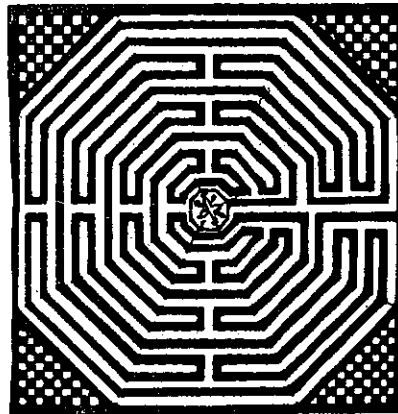
taux préoccupés de réduire l'identité humaine à un corps. Mais cette remarque irait aussi bien au Bouddhisme... que certains qualifie d'athée. Ne nous y trompons pas et sachons discerner entre une voie négative broyeuse de concepts et une définition restrictive de *l'homo economicus*, sexualis etc... Avec la même épée, Nisargadatta exécute la croyance en la réincarnation, qu'il avait épargnée dans *Je Suis*. En fait, s'il s'éloigne de l'Hindouisme commun, c'est pour rester plus près de la pure Tradition dont Guénon nous rappelait il y a peu l'ignorance de telles freddaines. Pour ceux que le sujet passionnerait, la lecture du livre d'A. David-Neel : *Immortalité et Réincarnation* est recommandée car il est le seul à apporter des éclaircissements sur ce point. Le Maharaj avait dit dans J.S. 390 : « Vous n'avez pas besoin de savoir ce que vous êtes, il vous suffit de savoir que vous n'êtes pas. » Car ce qui reste lorsque toute auto-identification a été démantelée par l'usage correct du mental, c'est l'identité suprême...

La personne n'est qu'une collection de concepts et de souvenirs entraînés par l'habitude. En proclamant soudain que le « Je suis » est aussi un concept, ou le produit de l'essence de nourriture, ou même l'ignorance (G.C. 193), Nisargadatta nous donne une grande poussée vers l'ultime... Il revient à la question traditionnelle : « Qui parle ? » Cette question qui était un leitmotiv chez Ramana Maharshi et aujourd'hui chez Krishnamurti. Il faudra bien nous « casser la tête » pour répondre, ou plutôt pour comprendre. Car l'ultime parole du Maharaj est : « Comprenez... » (G.C. 204) de même qu'il disait dans J.S. 501 : « C'est votre compréhension qui décidera de la valeur des preuves. » et « Vous pouvez faire tout ce que vous voulez dans la mesure où vous ne vous prenez pas pour le corps et pour le mental. Ce n'est pas tant une question de renoncer au corps et à tout ce qui va avec lui que d'avoir une compréhension claire que vous n'êtes pas le corps, d'avoir aussi un sentiment de détachement, de non-engagement émotionnel. » (J.S. 491) L'identité suprême que Nisargadatta nous convie à découvrir est plus réelle que son témoin établi dans la certitude du « je suis ». Encore que ce soit pour des raisons purement didactiques qu'on en arrive à les distinguer. Nisargadatta, à sa manière, résout l'apparente contradiction . « Je suis est le fait ultime... (mais) je suis au-delà du je suis »...

On connaît l'image traditionnelle : la Réalité serait compara-

ble à l'eau que mon poing ne saurait retenir et qu'il cherche en vain à saisir. Dans *Je suis*, Nisargadatta a beaucoup argumenté, sa maïeutique s'adaptant à chacun, mais dans *Graines de Conscience*, il semble vouloir répudier ces concessions. Allons-nous entendre comme lui ces paroles là où elles jaillissent ! Ce n'est « ni un lieu, ni une ville » (G.C. 193) et aucune dialectique, si téméraire soit-elle, ne peut livrer l'accès suprême, ou, pour être encore plus précis, ne peut nous déposer dans le Suprême. Nous y sommes déjà et le Maharaj le répète souvent, mais nous ne le savons pas, par inattention, par oubli... Et les mots qui ont tant trompé peuvent-ils détromper ? Oui, si nous en faisons bon usage, là seulement où ils sont utiles. Recevons ces derniers comme un seul message et un unique mantra : « Renoncez à toute conceptualisation... » (J.S. 168). « Le « Je suis » n'est qu'un instrument... » (G.C. 196). « Vous devez arriver à la découverte que vous êtes le Non-Né, que vous resterez pour toujours le Non-Né... » (G.C. 201)

R. OILLET



LA LIBÉRATION : LE YOGA ET LE GURU dans l'enseignement de Nisargadatta Maharaj

Quel est le problème au juste ? « Les siècles s'écoulent mais le problème de l'humanité ne change pas celui de la souffrance et de l'extinction de la souffrance ». (J.S. 483) On pourrait aussi se demander qui veut se libérer, et de quoi ? - et si cette dualité n'est pas précisément ce par quoi le malheur arrive - Une recherche approfondie par l'étude de *Je Suis*, et aujourd'hui enrichie par celle de *Graines de conscience*, peut nous conduire à la constatation de l'inconsistance des choses, qui est la libération... Mais qui constate ? Si je ne découvre pas la réalité de ce qui est au-delà des mots, c'est-à-dire, et le pur « je suis », et le Suprême qui en est la substance, à quoi me sert de savoir ?... » Rien n'existe. Tout est imaginé... » (J.S. 436) Cette proposition est-elle une connaissance ou la photographie (encore imaginaire) d'une réalité qui m'a englouti ?...

Où commence la sadhana ? Où finit-elle ? Quel est le rôle du Guru ? Quand est-il indispensable ? Quand est-il une entrave ? Pourquoi Nisargadatta nous recommande-t-il une fois de nous casser la tête, une autre fois de nous arrêter ? Ce dernier choix de citations veut montrer, non pas qu'il y a une réponse à ces questions (et d'ailleurs il y en a...) mais qu'à la découverte de l'inconnu, il n'y a pas de limites, et qu'à chacun de nous, il appartient de comprendre et d'éprouver...

Q : La réalisation de soi est-elle si importante ?

M : Sans elle vous seriez consumé par la répétition dénuée de sens des désirs et des peurs dans des souffrances sans fin... (J.S. 450)

Tout ce dont vous avez besoin, c'est d'un sérieux absolu. Ici, vouloir, c'est agir. Si vous êtes sincère, vous avez la volonté. En définitive, c'est affaire d'attitude. Sauf la peur, rien ne vous empêche, ici et maintenant, d'être un gnani. (J.S. 368)

Il n'est pas facile d'abandonner l'identification au corps : le seul remède est de méditer et de réfléchir sans relâche sur ce que je vous ai dit (G.C. 173).

Ici et maintenant, vous êtes complet, vous n'avez absolument besoin de rien... Cela ne veut pas dire que vous devez être sans cervelle et téméraire, imprévoyant ou indifférent ; seulement l'anxiété fondamentale pour vous-même doit disparaître. (J.S. 335)

Il n'y a rien à gagner. Renoncez aux imaginations et connaissez-vous tel que vous êtes. Le sentiment d'insuffisance est la cause de tous les désirs. Quand vous savez que rien ne vous manque, que tout ce qui existe est vous, est à vous, le désir s'évanouit... Il n'y a rien à pratiquer. Pour vous connaître, soyez vous-même. Pour être vous-même, cessez d'imaginer que vous êtes ceci ou cela. Soyez seulement... Rejetez toute imagination... Ne comptez pas sur le temps... La vie n'est que maintenant... Vous n'avez qu'à observer et voir. (J.S. 275)

S'entendre nier l'existence personnelle, c'est terrorisant, mais il faut que vous le regardiez en face et que vous découvriez votre identité avec la totalité. (J.S. 484)

Les mots et les questions viennent du mental et vous y maintiennent. Pour aller au-delà du mental, il faut être silencieux et en paix... Cessez de poser des questions. (J.S. 473)

Tout vous rappelle que vous êtes. Profitez à fond du fait que pour éprouver, vous devez être... Il n'est pas nécessaire que vous cessiez de penser. Cessez seulement d'être intéressé. C'est le désintérêt qui libère. Ne vous fixez pas, c'est tout... (J.S. 257)

Ce qui doit être fait, faites-le. Ne résistez pas... Appuyez-vous entièrement sur votre clarté de pensée, la pureté de vos motivations et sur l'intégrité de vos actes. Il n'est pas possible que vous vous trompiez... (J.S. 257)

On ne peut pas « le » faire bien sûr. Cela doit arriver. Mais cela arrive quand vous en sentez profondément le besoin. Là encore, le sérieux est la clef d'or. (J.S. 313)

Comprenez que vous êtes à la fois l'essence et la substance de tout ce qui existe et restez fermement établi dans votre compréhension (J.S. 501)

Gardez le « je suis » au foyer de l'attention, souvenez-vous que vous êtes, observez-vous sans cesse et l'inconscient se répandra dans le conscient sans que vous ayez d'efforts particuliers à accomplir. Les désirs faux et les fausses peurs, les idées fausses

et les inhibitions sociales agissent comme empêchement au libre jeu de l'inconscient et du conscient. Quand ils sont libres de se mêler, ils ne sont plus qu'un et le un devient le tout. La personne se fond dans le témoin, le témoin dans la Conscience et celle-ci dans le pur être ; l'identité n'est cependant pas perdue seules ses limitations ont été perdues. (J.S. 470)

Ne vous imaginez pas pouvoir vous transformer par l'effort... (J.S. 524)

Q : Quels sont les signes de progrès dans la vie spirituelle ?

M : La délivrance de toute angoisse ; un sentiment d'aisance et de joie ; intérieurement, une paix profonde, extérieurement, une grande énergie. (J.S. 486)

Il ne peut y avoir de progrès que dans la prépaartion... La réalisation est soudaine. Le fruit mûrit doucement, mais il tombe soudainement et sans retour. (J.S. 351)

Vous n'avez pas besoin de preuve. L'expérience est unique et évidente. Elle fondra sur vous soudainement quand les obstacles auront été, dans une certaine mesure, levés. C'est comme le coup de fouet d'une corde usée qui se casse. C'est à vous d'user les brins. La cassure peut être retardée, mais elle est inévitable. (J.S. 528)

L'abandon de soi est le renoncement à tout égocentrisme. Cela ne peut pas être fait, cela arrive au moment où vous réalisez votre nature authentique. L'abandon de soi verbal, même accompagné de sentiment, a peu de valeur et il brise sous les tensions. Au mieux il indique une aspiration, pas un fait réel. (J.S. 503)

Il est possible que, pendant un certain temps, les habitudes mentales subsistent malgré votre nouvelle vision... Quand vous savez que ceci vient du mental, vous pouvez aller au-delà... Vous ne pouvez pas imaginer le goût de l'eau pure, pour le découvrir, il faut que vous renonciez à toutes les saveurs... Ce n'est que lorsque vous découvrez l'immense misère de votre vie, et que vous vous révoltez contre elle, que vous pouvez trouver une issue. (J.S. 536)

Le rôle de Guru, c'est uniquement d'instruire et d'encourager. Le disciple est entièrement responsable de lui-même. (J.S. 450)

Le vrai maître n'emprisonnera pas son disciple dans un cadre rigide d'opinions, de sentiments et d'actions ; au contraire, il lui montrera patiemment, et à fond, la nécessité de se libérer de toutes les opinions et de tous les modèles de comportement,

la nécessité d'être vigilant et sérieux, de marcher de concert avec la vie partout où elle le mène, la nécessité du détachement à l'égard de la jouissance et de la souffrance et de comprendre et d'apprendre. (J.S. 503)

Avec un bon maître, le disciple apprend à apprendre, et non à se rappeler et à obéir. (J.S. 503)

Q : Qui donne l'initiation ultime ?

M : Elle est donnée par soi-même. (J.S. 393)

Une vie de contrainte et de répression n'est pas le yoga. (J.S. 554) Le yoga est la purification du mental. (J.S. 246) Le yoga est la science de l'art de la libération de soi par la connaissance de soi. (J.S. 498) Demeurez en « je suis » et rejetez le reste. (J.S. 169) C'est la fin du yoga - réaliser son indépendance. Tout ce qui arrive, arrive dans et au mental, pas à la source du « je suis ». Une fois que vous avez réalisé que tout arrive de soi-même (appelez cela destin, volonté de Dieu ou pur accident), vous demeurerez uniquement comme le témoin qui comprend et jouit, mais qui n'est pas perturbé. (J.S. 474)

Je vous dis que l'état normal n'est pas verbal. (J.S. 263)

Maintenant restez tranquille. N'allez pas ruminer tout le temps. Arrêtez. Soyez silencieux. (J.S. 263)

Si vous comprenez ce que je vous dit, toute sadhana devient inutile. Il n'est besoin de rien faire et vous pouvez tout faire. (G.C. 173)

R. O.



AUTRE QUE LUI N'EST PAS !

La Loi du monde phénoménal
est la loi causale :
il y a la Cause Première, issue de Nulle Cause...
Elle a engendré une multitude de causes-effets.
De la Non Cause toutes choses sont apparues... en elle tout se
résorbe.
Etant non née elle est immortelle !
Au sein même de la manifestation,
la Non Cause se déploie incessamment.

Pour qu'une cause produise un effet, il faut une tension.
Cette tension nécessite la dualité de la polarisation.
Il ne saurait en effet y avoir de causalité sans dualité.
Pour autant l'Unité absolue de la Non-Cause ne peut-être mise
en question.
Son évidence est indescriptible car non pénétrable de l'extérieur.
Elle ne peut être saisie mentalement.
Bien qu'elle puisse être « imaginée » conceptuellement,
elle est cependant « réalisable » à tout instant, dans *l'instant
même*,
puisqu'elle est le réel.
Il suffit que tombe le voile illusoire (non dans le relatif) de la
dualité
qui masque le réel, cela qui EST.

Au sein du monde manifesté, donc polarisé, le Réel se joue, danse.
Tout ce qui est perçu, fragmentairement, au sein de la manifesta-
tion
ne peut être que le résultat d'une opération mentale dualiste.
Car la perception directe de la totalité du manifesté est à l'image
du non manifesté : Equilibre Parfait, Plénitude.

L'être humain, partie intégrante du manifesté, est donc lui
aussi polarisé :
il l'est, extérieurement, par son corps ;
il l'est, intérieurement, « psychologiquement »,
par identification à la polarité apparente ou dominante du corps.

Seul l'Esprit-Coeur échappe à ce conditionnement
car il est de nature transcendente.

Si l'être séparé s'identifie à l'Esprit-Coeur qui vit en lui
il se « perd » - cela équivalant au suicide du « moi » -
et se retrouve tout aussitôt libre de toute identification au relatif.

Ainsi la dualité se révèle être un jeu prodigieux de cache-cache
qui ne s'éclaire - en tant que vrai jeu - qu'à celui, ou celle,
qui réalise, en lui-même,

l'Union de tous les contraires.

Dans le deux il aura retrouvé la trace de l'Un
qui mène à l'Un,

«dans la caverne du Cœur»

là où réside l'Esprit indescriptible, silencieux et fécond.

Alors, l'être ayant retrouvé son Unité Originelle —

dont il n'a jamais été séparé que par sa propre ignorance —
jouera, invisible, mais oh combien présent,
au sein même de la dualité.

Agissant désormais spontanément,

parce que libéré des contraires,

il ne troublera pas ceux qui,

n'ayant pas encore éprouvé la nostalgie de leur Origine,

sont en proie à l'agitation frénétique, à la souffrance,

aux plaisirs éphémères, conséquences de l'anxiété inhérente au
« moi » existentiel.

Il aura toutefois une profonde sympathie pour ces êtres

encore trop attachés à leur «petit moi» pour l'écouter,

voire même pressentir ce qui vit en lui : la liberté qui est
la respiration de l'Amour.

Il troublera certes ceux qui perçoivent confusément qu'il y a,
derrière les façades du monde organisé, par delà les fausses
sécurités,

une Vérité cachée...

Il les aidera en étant simplement ce qu'il est.

Alors doucement des prises de conscience

pourront s'opérer et progressivement ou abruptement

les barrières qui inhibent le jaillissement de leur Etre profond
s'effaceront.

Il sera en joie avec ceux qui ne sont plus guère troublés

par le monde dans lequel ils vivent, car en eux-mêmes
ils ont retrouvé l'Unité.

Pour eux, il n'est qu'un seul langage possible,
qu'ils parlent ou qu'ils se taisent . celui de l'Amour Unifiant,
dépouillé de toutes formes de possessivité.
Ils vivent cachés bien qu'ils n'aient rien à cacher.
Ils sont pourtant facilement reconnaissables à ceux qui savent
qu'Autre que Lui n'est pas.

OM TAT SAT.



DISCOGRAPHIE

La rubrique «discographie» existe maintenant depuis un an. Quatre articles sont déjà parus dans les Cahiers et ont été accueillis par les Métanoïas avec plus ou moins d'intérêt. Il n'est pas facile de rendre compte par des mots de ce qui est avant tout musique. L'auteur de cette rubrique assume son rôle difficile avec dévouement et compétence. Qu'il en soit cordialement remercié ! Aujourd'hui, il s'interroge et interpelle car il n'entend pas que la solitude du gnostique soit vécue comme un refuge plus ou moins masochiste.



Non, il n'est pas facile de transcrire par des mots, dans une revue d'une telle tenue, ce qui n'est avant tout que musique, chant et rythme.

Je fais partie de Métanoïa depuis bientôt cinq ans et j'ai appris son langage, appris à redéfinir les mots «ordinaires» afin de pouvoir «rendre compte» de manière à peu près cohérente de l'expérience du «voyage intérieur».

Depuis un an, je m'efforce tant bien que mal d'apporter — en toute modestie — ma pierre à l'édifice, en faisant part aux autres de ce que j'aime : la chanson (et à travers elle la Gnose). Et il est bien évident — et j'en ai conscience — que les articles que j'écris n'engagent pas que moi et le lecteur : ils concernent avant tout l'auteur-compositeur dont ils parlent ! (Le courrier que nous a adressé Julos Beaucarne, les contacts que nous avons eus avec Maurice Benin sont là pour en témoigner).

A ce point de ma réflexion, il me revient en mémoire — comme en filigrane — les propos tenus ici même par Émile en décembre 82 sur l'isolement dans lequel se trouvent la plupart des gnostiques... se trouvent ?.. ou se «complaisent?..

«Être gnostique» n'est pas facile à faire comprendre, à faire admettre à celui qui ne l'est pas (et de toutes façons ce n'est pas un but en soi)... Mais comment aussi ne pas souffrir de cet

isolement quand, seuls, en grande partie parfois, ce sont les mots que nous employons qui nous isolent ? Ou bien, les mêmes mots n'ont plus réellement la même signification, ou bien on ne parvient pas à trouver des mots «compatibles» pour faire part d'une «idée» identique... Le non-gnostique (ou le gnostique qui s'ignore) ne possède pas, ou ne maîtrise pas, un vocabulaire auquel, «nous autres gnostiques», sommes habitués!.. Et je refuse ce vocabulaire d'initié lorsque son emploi n'est pas strictement indispensable. Ou alors, ne nous lamentons plus sur cet isolement qui — c'est ce que nous disons — nous pèse tant parfois !

«L'épreuve de la SOLITUDE ? Oui, bien sûr ! Mais pas au prix d'un isolement «d'esthète en ésotérisme» au risque de nous tromper de «solitude» !..

Le logion 45 qui est au centre de notre réflexion aujourd'hui me «souffle» qu'il n'est pas bon de ne pas savoir écouter quiconque tente une démarche — aussi maladroite soit-elle — vers la Gnose : «Un homme bon produit du bon de son trésor».

Notre revue, et à travers elle notre association, se couperait d'une source d'enrichissement qu'il serait stupide de sous-estimer d'office si elle ne savait pas ouvrir, en partie au moins, ses colonnes à celui qui sans le savoir encore, a déjà fait un pas vers la Gnose!.. Quoi ? Il ne possède pas «la qualité ésotérique» requise pour avoir le droit de s'y exprimer ? La belle affaire ! Le tout petit enfant du log. 4 possédait-il cette maîtrise des mots ? Et pourtant c'est lui qu'il nous est conseillé d'interroger inlassablement.

Alors je l'interroge et il me dit :

« Les mots ne servent qu'à évoquer le Monde de l'au-delà des mots »!.. A nous apprendre à les dépasser, et de savoir aller à la rencontre de l'Autre malgré, et à travers «l'imperfection» de son langage... (ou/et du nôtre)... Il suffirait pour cela d'un peu d'Amour et d'une petite dose d'humour !

En écrivant dans cette revue que j'aime, je veux d'abord y prendre «le risque de mes propres mots» ! A quoi cela servirait-il si ce «pont» que je jette entre moi et l'Autre n'était «franchissable» qu'à sens unique ? La confrontation à ma propre solitude ne peut être assumée qu'à travers la confrontation à l'Autre ! Que m'importe alors de savoir comment elle sera vécue et quels

mots je devrais choisir, et ceux auxquels je devrais renoncer, pour atteindre ce lieu où un autre que moi me fera peut-être découvrir ce morceau de puzzle qui me manque encore pour me trouver moi-même ! Ma démarche, au sein de Métanoïa, n'est rien d'autre que cela : j'ai « besoin » de l'Autre (et réciproquement j'ose l'espérer...) pour me chercher et me trouver : « Ce n'est pas moi que tu aimes » nous dit le maître « tu n'aimes que ce que mes mots évoquent en toi ».

En écrivant mon article sur Julos Beaucarne, j'ai été, par l'intermédiaire des Cahiers, à sa rencontre ! En retour, il a « quelque chose » à me dire, donc un éclairage nouveau à m'apporter sur moi-même... et en fin de compte sur chacun de nous... J'ai « utilisé » les Cahiers pour poser à Julos une question . « Beaucarne...gnostique... ou pas ? »

Quel moyen autre que les Cahiers devrait-il alors utiliser pour répondre à cette question - qu'ensemble - nous lui avions posée ?

François Chirokoff

« A François,

J'ai entendu parler de gnose en des temps anciens, déjà le mot m'avait effleuré l'oreille. Mon chemin, était un chemin sans poteaux indicateur si ce n'est le poteau indicateur intérieur.

« Pratique la voie de l'oiseau » dit le proverbe Zen.

La crainte du néant engendre le néant, rien n'existe que parce que nous l'inventons, aussi sommes-nous toutes et tous, les inventeurs du monde, de l'univers... Mon regard se perd au-delà du visible, mes fibres vibrent, je suis bien, en suspension, unique, sans compétition aucune avec personne, l'annonce du temps meilleur EST le temps meilleur. Je savoure l'interdite limite, car plus rien ne m'arrête maintenant. Je désarme tous les missiles de la terre dans mon mental, mon oreille s'est faite sélective, ma pensée est un formidable moteur lancé vers le positif. Les S.O.S. se transforment, chaque perte est personnelle. Le noyé est lui-même son noyeur. Jusqu'à quand ignorer sa force nue, arme nue, retour au rien initial plus puissant que le tout.

J'ai l'infinie faiblesse de me croire fort. Il est trop tard, j'ai brûlé mes dernières rétro-fusées. Je suis l'extra et l'infra-terrestre.

Alors quand l'oiseau de la gnose passe dans l'espace, je l'attrape : « Qui es-tu la gnose ? Pourquoi volètes-tu au-dessus de ma tête comme un saint-esprit de bazar ? » (...) Le prêtre de la gnose est serveur au café du commerce, il sert la gnole et parle par égnime comme un prêtre égyptien poursuivi par un troupeau d'égyptologues. Il a le goût pharaonique, l'instinct pyramidal.

Quand vous aurez rangé vos mots en file régulière, vous passerez chez le Proviseur, c'est alors que l'élève comprend qu'il est perdu : il est renvoyé de chez ses parents et jeté hors de lui-même... Il découvre le terrain vague de la peur, et si personne ne vient vers lui, il meurt ! Pour tous ces abandonnés de la Terre, les LIVRES sont souvent moins encombrant que les PERSONNES !

Janvier 1983 - Julos Beaucarne
TOURINNES LA GROSSE » .



BIBLIOGRAPHIE

Taïkan Jyoji - AU COEUR DU ZEN - avec 29 calligraphies de Maître Yamada Mumon - un volume, 128 pages - 45 F. - Ed. Le Courrier du Livre, 1982.

L'auteur du présent livre, Maître Taïkan Jyoji, a vécu sept années consécutives au monastère Shofuku-ji à Kobé (Japon), sous la direction du Chef spirituel du Zen Rinzaï, Maître Yamada Mumon. A l'instigation de son maître, il rentre ensuite en Europe pour y enseigner le Zen, et il dirige depuis 1975 le Monastère Zen du Taillé près d'Aubenas en Ardèche. Il reçoit en 1976 la consécration définitive de son Maître.

Dans son ouvrage, Maître Jyoji nous fait part de son expérience personnelle du Zen Rinzaï. Ses considérations constituent en même temps de précieuses indications pour le disciple qui a choisi la voie du Zen Rinzaï ; celui-ci tirera profit des conseils de Maître Jyoji sur la méditation, sur le comportement pendant les sesshins et dans la vie de tous les jours. L'auteur nous signale les écueils que le débutant ne manque pas de rencontrer dans sa pratique. Il a soin de préciser, en particulier, que l'approche ne peut être livresque. Pour porter ses fruits elle doit devenir expérience, processus de maturation. Le travail qui nous incombe, le Maître ne peut le faire à notre place. Et c'est surtout par la pratique du zazen, méditation assise jambes croisées, que s'opère dans le Zen l'usure du mental ou le lâcher prise.

Nous savons gré à Maître Jyoji de nous rappeler que l'essence du Zen ne dépend ni de la philosophie ni de l'ascèse ni de la doctrine ni de la discipline. Et il précise : « Le Zen a ceci de particulier qu'il se libère de sa propre doctrine, c'est-à-dire qu'il se libère de lui-même ». (p. 21) Le Zen est donc un moyen de parvenir au vide intérieur, au trésor qui est là depuis toujours, au Royaume intérieur dont parle Jésus.

Cependant, si l'essence du Zen est au-delà de l'ascèse et de la discipline, le chercheur n'est pas dispensé d'exercer sa vigilance pour empêcher l'intrusion du mental et la méditation as-

se constitue bel et bien une discipline et une ascèse aussi longtemps que n'est pas atteint l'état de non-pensée ou non-mental. La pratique du Koan est une autre discipline ou ascèse qu'emploient les maîtres de l'école Rinzaï afin de renverser les obstacles que dresse le mental qui ne demande qu'à se perpétuer. Le Koan permet justement de stopper le mécanisme de la pensée et ainsi de voir en sa véritable nature. Chacun de nous connaît le Koan . « Quel était ton visage originel avant la naissance de ton père et de ta mère » ; oui, chacun de nous le connaît pour l'avoir lu ou entendu, mais l'a-t-il empoigné, comme dit Maître Jyoji, à bras-le-corps ?

Il nous plaît de souligner que l'auteur est le seul Maître Zen Rinzaï d'origine française ; ce qui nous permet de connaître la tradition du Zen Rinzaï et son enseignement directement et non pas à travers des traductions.

Le texte de l'ouvrage est suivi de nombreuses calligraphies de Maître Yamada Mumon, lequel, nous l'avons vu, est venu en France introniser Maître Jyoji. Ses calligraphies révèlent un moyen d'expression de l'essentiel si accompli qu'elles requièrent le silence et prédisposent à lire ensuite le texte qui accompagne chacune d'elle et dont le commentaire de Maître Jyoji qui suit constitue un guide discret et éclairant. On peut glaner à loisir dans ce monde d'harmonie mais pour le découvrir en profondeur, il faut cette liberté souveraine et cet esprit d'enfance propres à ceux qui voient en leur véritable nature.

Une perle entre cent .

*Une seule fleur de prunier
parfume les trois mille mondes.*

Qu'on nous permette un rapprochement spontané avec ces versets de l'Évangile selon Thomas :

Il y a de la lumière
au dedans d'un être lumineux
et il illumine le monde entier.

La recherche de la relation entre ces deux expressions imagées ne pourrait-elle pas constituer un koan ?

Les enseignements des maîtres authentiques, qu'ils relèvent ou non d'une grande tradition, convergent vers l'un sans second. Ils nous invitent à passer du Maître extérieur au Maître intérieur, car celui-ci seul est en définitive notre vrai gourou. Ce passage ne peut avoir lieu que si le chercheur est animé d'une

détermination farouche. Maître Joyji nous le dit d'entrée de jeu en plaçant en exergue cette parole brûlante : « Seul celui pour qui la question de vie-et-mort est essentielle peut se tourner vers le Zen ». Puisse le témoignage de Maître Jyoji favoriser la réponse à la question « Qui suis-je » ? que le chercheur passionné ne peut pas ne pas se poser.

E. G.

NAG HAMMADI — Bibliothèque gnostique au bord du Nil (Histoire et Archéologie n° 70, Février 1983).

La « grande découverte » à laquelle est consacré ce « dossier » dont l'abbé Ménard, Directeur du Centre d'Histoire des religions de l'Université de Strasbourg, a pris la responsabilité, c'est donc cette Bibliothèque de Nag Hammadi qui a déjà fait l'objet *depuis 1945* de nombreuses études tandis que la gnose qui a poursuivi des siècles durant un chemin clandestin commence à faire surface, inquiétant les uns et répondant à la longue attente des autres.

Elle fait même surface à tel point qu'elle irrite le christianisme officiel et que le responsable du présent dossier annonce la couleur avec une franchise désarmante. Le sommaire est significatif à cet égard. On y recueillera des épithètes qui évoquent curieusement les jugements « définitifs » des hérésiologues de jadis... On notera également une singulière définition de la gnose en tant que « religion du salut basée sur une conception dualiste du monde ». Ces rangaines trop connues paraissent en contradiction avec l'annonce, à vrai dire bien tardive, d'une découverte qui éclairerait d'un « jour nouveau » ce « grand courant de pensée philosophique et religieuse »...

Bravo ! Mieux vaut tard que jamais ! Mais où donc se lève ce jour nouveau tant attendu ? Apparaîtrait-il par exemple dans l'article consacré par le responsable du dossier à *l'Évangile selon Thomas* ?

Nous nous bornerons à ce qui est dit de cet Évangile considéré à bon droit par Emile Gillibert comme le texte majeur de la gnose (1) et qui intéresse au premier chef les membres de l'Association Metanoïa.

L'article de l'abbé Ménard est édifiant. Une illustration l'accompagne : le Saint Thomas de Rubens. Dans le bref commentaire qui la présente nous n'apprendrons rien d'autre sur le personnage en question que son refus de croire à la résurrection...

On ne s'étonnera pas de voir Emile Gillabert mis en cause dès les premières lignes et, là encore, l'abbé Ménard annonce la couleur. L'oeuvre d'Emile Gillabert selon lui « a suscité et suscite encore des échos favorables »... Diable ! si j'ose dire ! Ne convenait-il pas de rappeler d'urgence qu'il s'agit de « publications dénuées de tout sens historique » !

Voilà des aveux qui nous comblent : Emile Gillabert, ses collaborateurs et ses amis, voient précisément dans ce texte *un message intemporel* opportunément mis à jour alors que le christianisme entraîne le christianisme dans un évident déclin... *L'Evangile selon Thomas* serait certes moins dangereux aux yeux des intégristes s'il n'était pas un texte que l'on peut méditer comme les *Upanishads* puisqu'il parle à l'Être intérieur et que l'on n'a aucun souci, *en l'écoutant*, de le situer dans le temps. Il relève si peu d'une « religion du salut » que Jésus - le - *Vivant* entretient constamment ses disciples de l'« ici et maintenant ». Le rayonnement actuel de son message montre qu'il s'agit bien de la gnose universelle et intemporelle.

Mais les nouveaux hérésiologues et les théologiens cramponnés à un navire qui sombre n'ont guère intérêt pour le contenu de ce texte « apocryphe, hérétique, encratique » et que sais-je encore ! Et ils se gardent bien de lâcher prise et de plonger au fond de l'océan gnostique...

Cet Evangile, l'abbé Ménard va nous dire « *ce qu'il faut en penser* ». Que voilà un langage qui nous rappelle des temps que, bien naïvement, nous croyions révolus ! Ce qu'il *faut en penser* ? C'est dit en quelques lignes avec un aplomb incroyable . « L'Eglise, la communauté a reconnu (dans les évangiles canoniques) d'authentiques témoins de Jésus et du Christ ressuscité et elle a *arrêté ses choix* sur eux parce qu'elle se reconnaissait elle-même en eux »...

On croit rêver!..

Et si, à notre époque, de nombreux chrétiens éprouvaient justement en face de l'imperturbable tranquillité de l'abbé Ménard, l'inquiétude qu'il discerne chez les gnostiques d'antan. cette angoisse existentielle qui les a effectivement conduits à la

recherche de l'Unité — car c'est de cela qu'il s'agit, et non de dualité ? S'ils étaient en train de basculer vers ceux que l'intégrisme considère comme des « marginaux » ?

De ces marginaux-là, il y en a toujours eu, Dieu merci ! Il y en a un qui a gêné et qui gêne toujours l'église visible : c'est Maître Eckhart qu'elle a condamné et dont les propositions proscrites résument l'essentiel d'une gnose bien proche de nous. On pourrait citer aussi des mystiques comme Ruysbroeck ou Angelus Silesius. Et faut-il rappeler la persécution sordide exercée à l'égard de Mme Guyon et de Fenelon dont la libre démarche spirituelle était inadmissible pour une *religion d'Etat*...

Est-il permis à notre époque de considérer comme un catéchisme intangible ces « canoniques » qui sont, comme le rappelle Henri Guillemin (2), « des conglomerats, des compilations, des fourre-tout ». Et si cet historien scrupuleux et demeuré catholique s'efforce de dégager, au-delà des contradictions et des affabulations suspectes, quelques vérités authentiques, il n'en reste pas moins que de tels remaniements interdisent de poser en principe l'antériorité de ces textes par rapports à une version primitive que l'on a en vain recherchée. L'abbé Ménard aurait-il oublié que de scrupuleux exégètes ont déjà décelé bien des additions suspectes ?

Mais continuons de suivre la démarche mentale de l'auteur de l'article. Si l'histoire a un sens qui aurait échappé à des marginaux comme Emile Gillibert et ses amis, ne devrait-elle pas comporter avant tout la remise en cause des erreurs d'antan ? Or si l'on en juge par les épithètes utilisées, les historiens et les théologiens qui servent l'intégrisme reprennent textuellement le langage de leurs fulminants devanciers et défendent comme eux les intérêts de la soi-disant « communauté » chrétienne. On se demande alors où se lève le « jour nouveau » ? Se répandra-t-il comme une manne opportune sur les bien-pensants pour leur fournir de nouveaux arguments ?

Il faut croire cependant que, sans se soucier de l'histoire puisqu'il s'agit d'une recherche intérieure, et c'est bien là que le bât blesse les anti-agnostiques inquiets, plusieurs écrivains chrétiens citent spontanément ces « logia », effectivement porteurs d'une lumière nouvelle : celle d'une conscience élargie et lucide qui caractérisait déjà leurs précurseurs.

Nous nous en tiendrons à ces « fidèles » dont l'inquiétude nous paraît hautement significative. Hier encore une chrétienne ins-

pirée - mais dissidente ! - avait décidé de rester « au seuil de l'Eglise » et ressentait douloureusement ce qui l'en séparait : « Des saints ont approuvé l'Inquisition, disait Simone Weil. Je ne peux pas ne pas penser qu'ils ont eu tort. Je ne peux pas refuser la lumière de la conscience. Je sais bien qu'il est inévitable que l'Eglise soit aussi une chose sociale sans quoi elle n'existerait pas. Mais pour autant qu'elle est une chose sociale, elle appartient au Prince de ce monde... »

Mais revenons aux vivants. Parmi les « fidèles » sans illusions nous avons déjà cité Henri Guillemin. Une authentique chrétienne dont la sincérité ne saurait être mise en doute, Mme Davy, constate comme lui et avec regret que l'établissement d'une « religion d'Etat a été désastreuse pour le christianisme occidental ». Mais nous évoquerons surtout, parce qu'il est peut-être appelé à avoir une influence sur un milieu chrétien encore assoupi, le sérieux travail d'Elaine Pagels (3) collaboratrice de J.M. Robinson, éditeur de la version anglaise des textes de Nag Hammadi. On ne peut évidemment attendre une conversion d'E. Pagels à la gnose mais elle s'est honnêtement attachée à en dégager certains aspects majeurs qui ont certainement éveillé en elle un intérêt puissant - ce qui en dit long sur les réflexions suscitées par un contact prolongé avec ces textes bouleversants. Ces thèmes souvent évoqués dans l'oeuvre d'Emile Gillibert et dans les *Cahiers Metanoïa* sont notamment : refus de la résurrection charnelle de Jésus, réhabilitation spirituelle de la femme devenue l'indispensable composante de la Deité gnostique, priorité donnée à la recherche intérieure et à l'expérience immédiate, existence d'un enseignement *ésotérique* qui, ajoutons-le, s'affirme tout au long de *l'Evangile selon Thomas*. Résistant toutefois à l'attrait que la gnose ne peut manquer d'exercer sur tout chrétien sincère, E. Pagels, considérant comme un « appauvrissement » le rejet de la gnose, se borne à entrevoir ce que le christianisme actuel pourrait recueillir d'une confrontation...

Entreprise d'avance vouée à l'échec, bien entendu, puisque la gnose se situe à un tout autre niveau que le christianisme conformiste : celui de l'Esprit. Mais ce n'est là qu'un exemple entre autres du déchirement qui saisit de nombreux chrétiens qui se sentent aussi *orphelins* que... des staliniens repentis. « Hors de l'Eglise point de salut » disait-on jadis. Et quand un *psychique* en vient là on peut mesurer ses tourments. D'eux aussi,

Jésus-le-Vivant aurait pu dire : « Mon âme a souffert pour les fils des hommes... » Il n'est certes pas aisé de devenir adulte sur le plan spirituel. Sans doute peut-on s'étonner que tant de chrétiens hésitent à lâcher prise et à rompre avec des dogmes dépassés. C'est leur problème... Pas le nôtre.

Si l'histoire bouleverse profondément le christianisme, elle laisse intacte, et pour cause ! la connaissance fondamentale comme en témoigne, entre autres traditions préservées, *l'Advaita Vedanta*. Il y a des gnoses, comme certains le font remarquer avec complaisance. Mais il existe bel et bien *une* gnose universelle qui, à travers diverses variantes, a conservé l'essentiel d'une tradition antique et vivace en dehors et au-delà de tout oecuménisme superficiel et à la faveur d'une vraie connaissance de soi. C'est cette essence que, n'en déplaise à l'abbé Ménard, Emile Gillibert a résumée avec une vigueur convaincante. Il est réconfortant de voir que l'Esprit de Vérité dont parle Jean (4), toujours préservé lui aussi, remonte à la surface et dissipera le brouillard où l'« histoire » nous a plongés. Nous sommes en effet à l'heure où, comme le précise le logion 6 de notre Evangile, « tout doit être dévoilé à la face du Ciel ». Tous les efforts qui vont vers une prise de conscience *cosmique* au-delà des frontières temporelles et spatiales doivent porter leur fruit. Chacun est appelé à cette merveilleuse découverte intérieure qui ouvre à la connaissance, enfin libre des affabulations infantiles et des illusions séculaires, la vision du « Royaume » *en Esprit et en Vérité*:

P. S.

(1) GILLABERT (Emile) : Jésus et la Gnose - Paris - Dervy Livres, 1981.

(2) GUILLEMIN (Henri) : L'Affaire Jésus - Paris - Ed. du Seuil, 1982.

(3) PAGELS (Elaine) : Les Evangiles secrets - Paris - Gallimard, 1982.

(Traduction française Cf. C. R. Cahiers Metanoïa, n° 30 p 32).

(4) JEAN, 16, 13.



Ce Journal ayant été écrit par Krishnamurti lui-même, ce simple fait confère un intérêt primordial à ces textes. On sait que les livres de Krishnamurti sont en réalité, pour la plupart, l'exception la plus notoire étant les *Commentaires sur la Vie*, traduits et publiés par le même éditeur, des conférences ou des entretiens. Dans ce cas, et même lorsqu'il s'agit d'une improvisation, comme à Saanen, on peut penser que la présence des auditeurs, et donc de tout ce qui émane d'eux à travers leurs silences ou leurs questions, détermine dans une certaine mesure la parole de Krishnamurti. Ces lignes d'un journal tenu en 1973 (six semaines) et 1975 (un mois), sont un témoignage de solitude. De multiples fois, Krishnamurti s'est exprimé sur ce point: la vraie solitude, dépourvue d'activité mentale, libre de peur, désir, attente, aspire et anéantit le simulacre personnel. Et dans ce vide naît la vision - témoin. C'est la vision - témoin toute pure qui s'exprime dans ce Journal. Les esprits pointilleux diront que c'est impossible du fait même de la définition de cette solitude: silencieuse et donc sans parole, état non-duel où l'Un se savoure lui seul... En réalité, Krishnamurti nous apporte la preuve que «cela» se passe différemment. Comme Nisargadatta nous l'avait signalé, «tout reste» si la personne disparaît: les différences, la multiplicité restent quand le sens de la séparation, l'exclusivisme de la sensation-moi disparaissent. Tout reste dans la transparence, et dans cette transparence, la sensation de ce qui est — sa beauté — est décuplée de par l'absence de l'observateur. Krishnamurti l'appelle en anglais le soi, peut-être parce que le mot *self* désigne mieux cet état de repliement sur soi-même qui est notre état pathologique habituel. L'état de pure présence à ce qui est est, au contraire, un état d'observateur. Krishnamurti l'appelle en anglais le soi, peut-être l'union de tous les êtres.

Ces êtres sont les montagnes, le ciel, les animaux domestiques ou sauvages, d'autres humains amis ou inconnus que Krishnamurti décrit avec un art indéfinissable de simplicité. La laideur, de fabrication exclusivement humaine, est également perçue et signalée comme telle mais non déplorée; elle est décrite sans haine, d'un ton très pudiquement douloureux: c'est la pauvreté avilissante, les villes hideuses, la frivolité

de compagnons de voyage, la vanité infantile d'un guru ratiocinateur... Krishnamurti nous répète bien : le mot n'est pas la chose. Les mots qu'il emploie cependant, souvent très communs, ont le pouvoir de nous mettre en relation avec «cela», à condition d'être suffisamment réceptif et silencieux. Les images qui apparaissent et disparaissent dans la vision-témoin, et que les mots traduisent, sont vivantes, belles, fragiles, effrayantes parfois (un serpent, un tigre), mais elles révèlent une lumière tout identique à moi-même, une lumière que ne dissimule plus la diversité des expressions. L'inattention, l'inadvertance qui m'avaient fait imaginer que je ne suis que ce petit moi plaqué comme une étiquette sur ce corps-mental, m'avaient interdit l'accès à cette vision-témoin et elles m'avaient privé de ma vraie nature... Nul ne sait pourquoi Krishnamurti écrit ce Journal: ce qui opère en le lisant, c'est une sorte de rappel à soi. Chacun sait que la fréquentation de Krishnamurti est particulièrement nocive aux illusions; qui consent à ce qu'elles se délitent au soleil de la vérité, de l'authenticité, qui consent à lâcher prise et à se joindre au Krishnamurti confidentiel de ce Journal, se rend libre pour participer à ce courant de vie unifiée où tout contribue à nous faire éprouver l'unité et découvrir l'Inconnu. C'est peu dire en conclusion qu'on trouve là le meilleur Krishnamurti : une vie et un enseignement indissociables, une expression d'amour unique, un mouvement de délivrance.

R. O.



POESIES

et si c'était
à la mille et unième nuit
juste le temps que
la mer aspire la vague
que je me découvrais limpide
en deçà au delà du halo
il me faudrait naître encore
trop plein de mondes qui
ne veulent pas mourir
mais l'inouï arriverait
pieds nus sur la rosée
le clair et son double sombre
doucement se rapprocheraient
le phalène ne brûlerait
plus ses ailes au feu
qu'une paupière
pourrait éteindre

Manoune

AGE DE FER

Alignement des planètes lourdes
Frêle séjour.
Hors les murs
A l'envers du papier à fleurs
Qui se décolle
Il n'y a rien.
Le vide.
Fils et filles de la cendre
Nous adorons le feu
Dans l'âtre de l'espèce.
Hors du rond
Où les reflets tiennent conseil
Nul n'existe
Le sens est effacé.
Frêle séjour.
Sous les pieds
Le plancher craque
La cave est insondable.
Je sais une tête d'épingle
Où des milliards de singes hurleurs
S'étripent
Défeuille l'arbre
Jusqu'à l'os.
Le sang des faibles
Caille sur l'incisive
Des puissants.
Par bonheur
La nuit obscure a ses degrés.
Les doigts de ma main
Jouent de la harpe
A d'autres doigts.
Ma musique

Vaut bien des concerts d'anges.
Fille de l'air
Tes omoplates sont des ailes
Sous le tissu.
Blottie contre mon torse
Déplie tes nerfs
Paix à ces ongles que tu ronges
Pose ta cigarette
Reprends racine.
Ecoute battre
Le cœur immense du dieu pan.
J'ausculterai la mer
En tes coquilles de porcelaine.
Tes cristaux de glace
Je les résous écume et sel.
Je te donne ma peau
Greffée aux moelles de l'origine.
Je suis rempart.
Tes yeux d'effroi me donnent force
De fixer le néant
Jusqu'à l'éclair qui me tuera.
Biosphère.
Hors des vivants
Point de salut.

Robert Gaud
23.12.1982

FUNAMBULE DE LA NUIT

Je voudrais t'envoyer des balancelles
d'écritures comme cils d'une déchirure
marchant vers l'Amour
prends mes signes j'attends de toi
le sillage immaculé du grand oiseau
donne-moi de gémir dans ta main
l'ombre de mon dernier chagrin
donne-moi de rire dans ton corps
le matin où l'éveil ouvre ma maison
aux passereaux
ce soir j'ai revu la bête
damoiselle de jadis et de ce temps
elle frémit et se pâme encore
quand le sang baigne la lice
ce soir j'ai mendié mais les enfants
ne m'ont pas donné l'écuelle
pour étancher ma soif de tendresse
quel messenger pourrait te trouver
te porter mes premiers griffonnages
mon nouveau langage balbutié
Flamme tombée de la torche
Miroitement de la plage
Force oubliée Paix Solitude
Tonnerre du torrent important les martyrs
silencieux Tu es l'âme d'un violon
après l'orage de la vie
quel messenger pourrait te trouver
t'offrir mon image mon gémir
mon partir ma naissance
quel messenger
balancier funambule de la nuit

Walter Bellotto

Aube pure
née de l'obscur ferment
des nuits
aube une
paisible
transparente harmonie
des espaces ouverts
seul
l'appel des oiseaux
le murmure du vent
tout l'être recueilli
le silence vibrant
dans l'accord
immobile
le lent jaillissement
de la lumière...
Et dans l'embrassement
total
au faite de la joie
l'hymne fervent
à la gloire du feu.
dans l'éternelle et vaste symphonie
la terre unie
aux cieux

Mireille